

EDITO

Novembre 2012. Embarqués dans « le Tombeau », un break rouge qui affiche 440 000 kilomètres au compteur, nous traversons les Balkans. Direction la Grèce. Gigi, le vieux camion-rédaction des premiers Z a été remplacé. Qu'on se rassure, aucune prime à la casse ne l'a achevé, il coule des jours paisibles dans une cour de ferme. Après deux numéros sédentaires, une équipe renouvelée s'engage pour une enquête d'un mois à Thessalonique. Poser ses bagages dans la seconde ville du pays, au pied du mont Olympe, c'est déplacer le regard, ne pas réduire la situation à Athènes et la Grèce à certaines de ses images spectaculaires.

Ici où la moindre pancarte constitue une énigme, nous enquêtons avec l'aide de la seule hellénophone de l'équipe et de multiples interprètes improvisés. Nul besoin, ceci dit, de savoir dire « plan d'ajustement structurel » en grec pour comprendre que le pays sert aujourd'hui d'avant-poste à la remise en ordre de toute l'Europe. Projet qui ne s'arrête pas à l'assainissement des comptes publics mais qui vise aussi à corriger les mauvaises habitudes. Car dans ce territoire considéré comme le « maillon faible » de la zone euro, les règles du jeu sont moins acceptées qu'ailleurs. On y bosse parfois dur, mais pas forcément dans les open space du salariat numérique. Il y a beaucoup de travail non-déclaré, des modes d'autoproduction qui se maintiennent, des tonnes d'arrangements, des petits trafics et du clientélisme. Si les lignes de crédit ouvertes depuis les années 1980 ont développé la consommation de masse, elles n'ont pas suffi à transformer le pays en zone économique docile et rentable.

On le sait, pour que certains profitent de parachutes dorés, il faut que d'autres se cognent la dette la première. Pour que certains s'envolent, il faut que d'autres mordent la poussière. Mais à force de s'agripper à la terre – comme dans le bocage de Notre-Dame-des-Landes – les loosers de la croissance finissent par se rebiffer. Ici un aéroport, là une mine d'or, les extravagances des vainqueurs du capitalisme sont autant d'occasions de remettre sur l'établi la question de nos choix de vies. Et pour que celle-ci ne reste pas un luxe réservé à quelques-uns, comment déjà subvenir aux besoins immédiats : manger, se loger et se soigner ?

Passer du temps à Thessalonique, c'est entendre la difficulté de la situation, quand la révolte de ces dernières années, si partagée et si profonde, ne s'est finalement pas généralisée. Quand les manifestations et les assemblées ont tendance à se clairsemer et que certains succombent aux parades xénophobes. Quand la solidarité concrète est en permanence mise en balance avec des choix plus individualistes.

Toutefois, dans ce moment de reflux et de répression, l'inventivité politique persiste. Nous avons rencontré celles et ceux qui bricolent quotidiennement dans les failles du quadrillage économique et s'organisent à rebours d'une existence gouvernée par les intérêts de lointaines technocraties. Ils se donnent les moyens d'élaborer un projet de longue haleine : la construction d'une contre-société, modeste peut-être, vaillante pas encore, mais bien décidée à ne jamais laisser tranquilles ceux qui prétendent nous mettre au pas.